

VII

HERBORICUS

Donc, Ketje faisait bande à part ; il avait même une idée à part. Il s'en allait par les rues de Quilao portant sa baguette bien en évidence et, tout en regardant partout, ne voyait que les yeux de ceux qui le regardaient.

— Ce n'est pas chercher une aiguille dans une botte de foin que de chercher un voleur dans un village arabe, s'était-il dit. Si mon voleur voit ma baguette, il tressaillira ou manifestera un sentiment que je distinguerai bien de l'indifférence ou de la simple curiosité, et une fois de plus ma baguette sera magique.

Ce raisonnement avait du bon.

Tout en lisant dans les yeux d'autrui, Ketje laissait errer mélancoliquement les siens sur les écriteaux qu'il dépassait en soupirant.

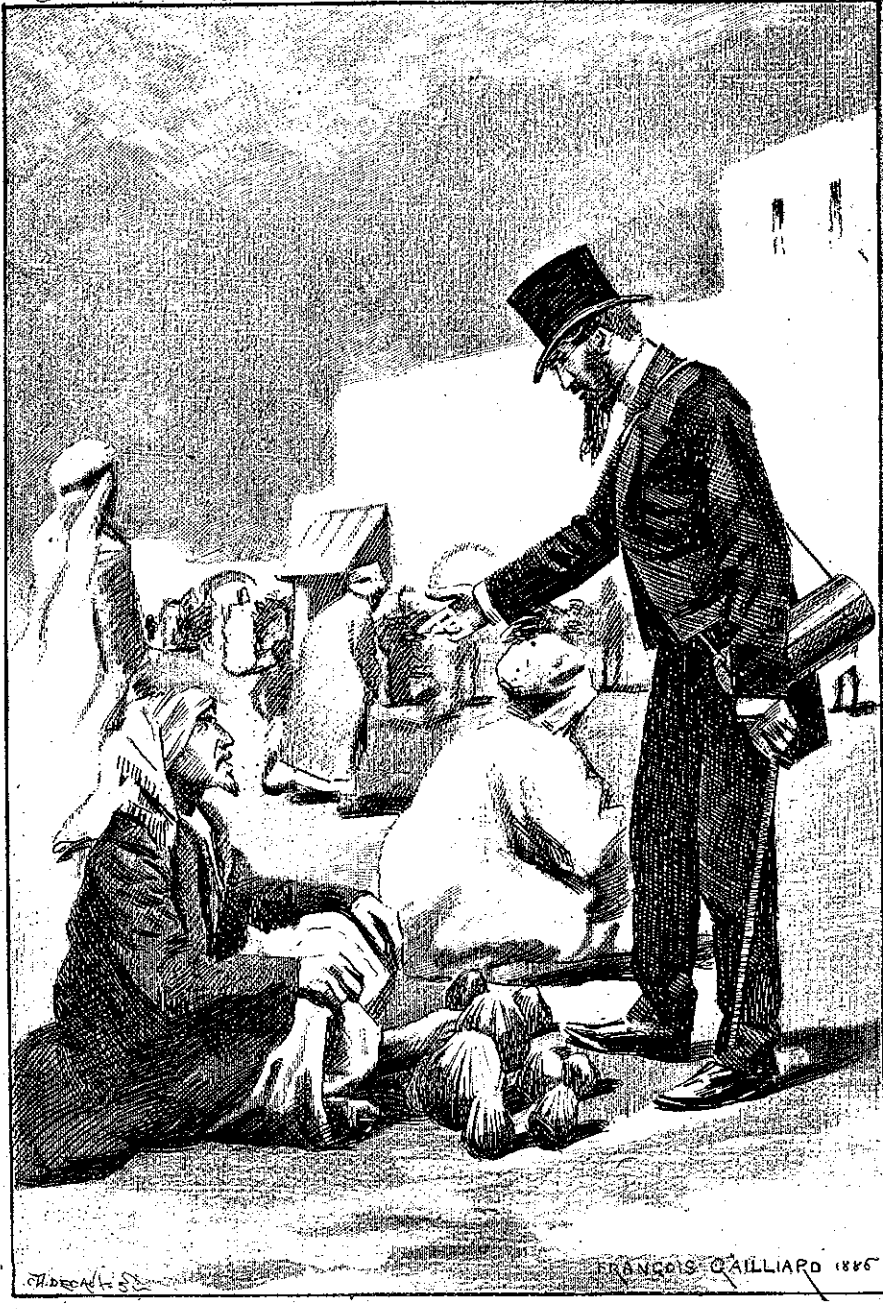
— Pas moyen de lire cette écriture arabe là, se disait-il, c'est pas des lettres, c'est des copeaux !

Il possédait cependant déjà deux mots : *El merwz*, le port ; *Al zouck*, le marché. Il allait vers *Al zouck*. Il y arriva. Dès l'abord son attention fut attirée, absorbée même, par la vue d'un Européen ; c'était un acheteur. Il mérite description :

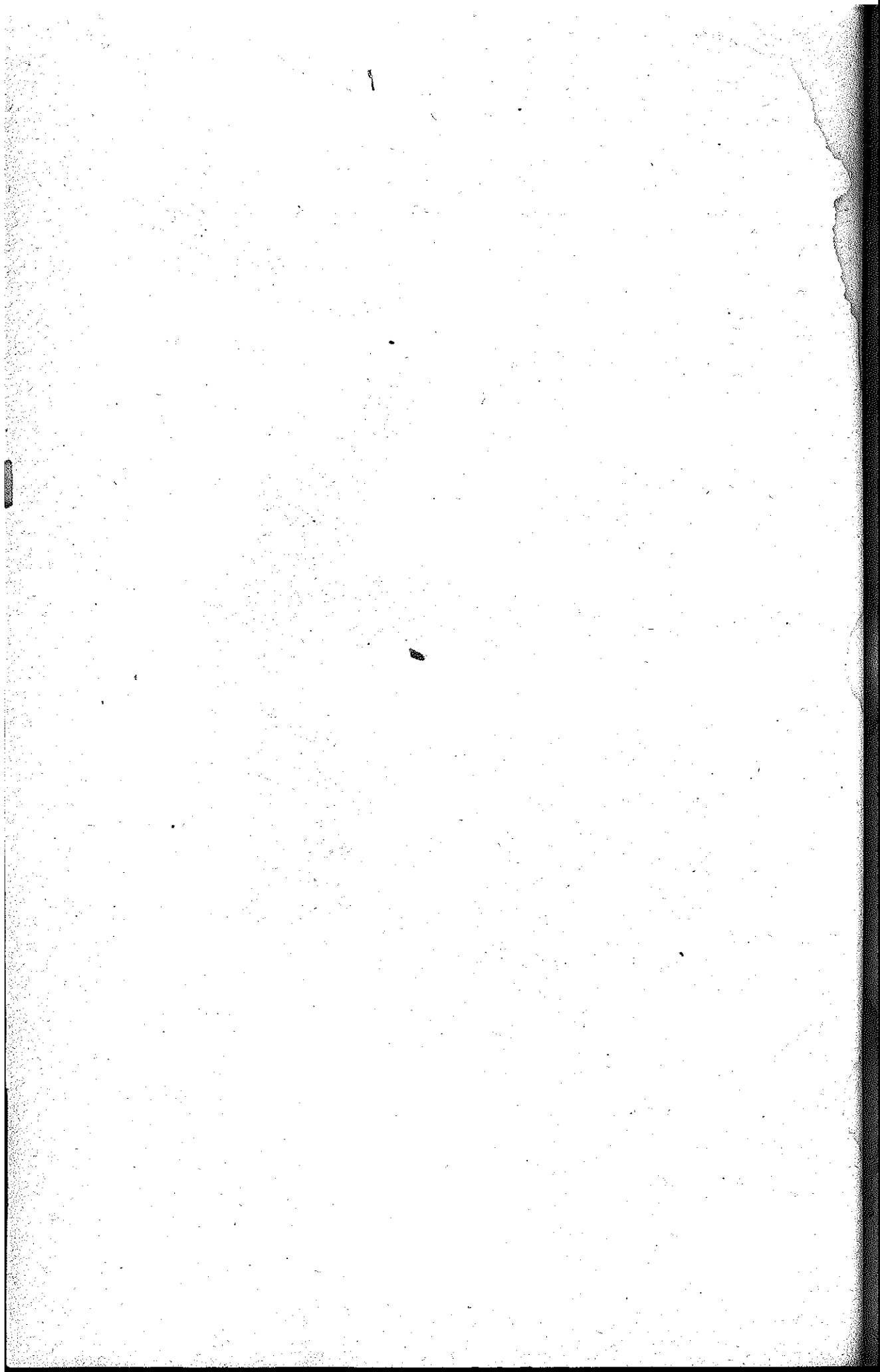
Ce blanc était noir des pieds à la tête : chapeau de soie haute forme, frac noir, gilet à châles, pantalon collant et bottines vernies. Il avait la peau rouge, c'est-à-dire enluminée par un « coup de soleil ». Ses cheveux étaient rares. Sa barbe fournie dessinait deux cotelettes et une moustache quelque peu grisonnante. Sa taille était prodigieuse et son embompoint imperceptible. De son épaule droite pendait, sur son flanc gauche, une énorme boîte d'herboriste ; de son épaule gauche, sur son flanc droit, pendait une volumineuse sacoche.

— Tiens ! fit Ketje, voilà Herboricus en personne. Allons lui dire bonjour, dit-il en s'avancant.

Herboricus était en discussion avec l'Arabe qui s'obstinait à appeler une pastèque : « *dèllâh* », tandis que lui, Herboricus, soutenait avec acharnement qu'il fallait dire « *bettich el ma* », et de plus, ils ne parvenaient pas à s'entendre sur le prix d'achat.



HERBORICUS ÉTAIT EN DISCUSSION AVEC L'ARABE. (P. 48.)



Il avait appris l'arabe dans les livres les plus sérieux et ne prétendait pas qu'un vulgaire « *mesquine* » lui en remontrât.

Ketje, qui s'était avancé, s'interposa doucement, et s'adressant au marchand, lui adressa une phrase dans laquelle il y avait du flamand, du français, de l'anglais, de tout, sauf de l'arabe. Le vendeur comprit, car, se levant aussitôt, il céda l'objet pour ce qu'Herboricus en offrait et manifesta la volonté de s'en tenir là.

Herboricus, émerveillé, se tourna vers Ketje, et, rassemblant les talons, ployant gracieusement le corps, le chapeau à la main :

— Merci, monsieur, dit-il avec emphase, merci ! cette langue, toute nouvelle pour moi, et que comprend cet homme, n'est point de l'arabe ?

— C'est du sabir, fit Ketje, avec un geste d'S en mouvement.

— Sabir ! Sabir ?

— Sab, savoir bir, puits, puits de science, fit rapidement Ketje.

— Ah ! Monsieur est linguiste ? orientaliste ?

— Sir Ketje. *Esq'. r de la so' té scient' fico merciale un' versel' sous la haute prés'dence de sir Basoef des Maroles à Bruxelles*, répondit Ketje en mangeant ses mots.

— Oscar von Ruff, naturaliste, très enchanté d'avoir fait votre aimable connaissance, sir Ketje !

— Enthousiasmé de votre heureuse rencontre ! seigneur von Ruff. Veuillez m'octroyer l'honneur de vous présenter deux Européens, de grande distinction, avec lesquels je voyage.

— Avec bõ nheur, sir !

Ketje et von Ruff s'en furent, de par la ville, à la recherche de Henri et de Paul, tout en échangeant leurs observations mutuelles.

— Comprend-on pareille chose, s'écriait von Ruff, des Arabes ne comprenant point l'arabe ?

— C'est probablement qu'on ne le leur aura pas appris, répondit Ketje.

— Des Arabes ?

— Vous parlez comme un livre et eux ne savent pas lire, vous ne pouvez vous entendre. C'est probablement ici comme ailleurs : chaque homme a sa prononciation, sa voix personnelle et chaque village son idiôme. Le Marabout de Quilao ne saurait se faire comprendre à cent kilomètres d'ici.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé. Et quelle est votre opinion sur le pays en général ?

- Il y manque des bras, il n'y manque que cela.
- La flore est luxurieuse, la faune est abondante. La géologie, la géodésie sont inconnues. Que de belles études ! que de brillantes thèses !
- Que de belles cargaisons !
- Du mercantilisme !
- Savant von Ruff, noble Herboricus, vous oubliez qu'avant le dessert il y a le beefsteak ; qu'avant le musée il y a la boutique et enfin qu'avant le livre, il y a la casserole.
- Matérialiste ! prononça von Ruff, en s'enfonçant dans sa dignité, mais se reprenant aussitôt il dit :
- Pardon, sir Ketje, je ne prétends point mépriser le commerce, mais permettez que je ne le place qu'après la science.
- D'accord. Je dirai avec vous que sans la science le commerce serait bien peu de chose. Tout ouvrier ne dépend-il pas du dessinateur ?
- Oh ! bien ! très bien ! auriez-vous plus de préférence pour l'art de la peinture que pour tout autre ?
- Oui, la peinture, le dessin, sont plus que la moitié de la civilisation.
- Que dites-vous de ce paysage que je viens de croquer là bas ?
- Tiens ! ça n'est pas mal du tout ! C'est bien cela. Oui, voilà le petit bateau, ce chemin, ces fossés, oui c'est bien cela. Toutes mes félicitations. Cela vaut une photographie.
- Seulement, à mon avis, il faudrait y placer quelques personnages. Tenez ! voyez près de votre maison, voilà précisément un arabe qui fait tourner, qui fait promener, voulais-je dire, sa femme en bourrique. Cette petite scène, prise sur nature, donnerait de la vie à votre cadre.
- Il y a du vrai dans ce que vous dites. Permettez que je complète mon esquisse d'après vos idées.
- von Ruff acheva son œuvre en y plaçant encore deux femmes portant chacune un énorme pot-à-eau sur la tête, et le présentant ensuite à Ketje, il lui demanda.
- Quelle est votre appréciation ?
- C'est très bien ! c'est nature.
- Ketje apercevait Henri et Paul, revenant vers le port ; il se dirigea vers eux en entraînant le savant, mais au moment de la présentation le « monsieur Henri » lui revint tout-à-coup et le troubla un instant, un seul instant.

— Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter le savant Herboricus von Ruffus, illustre voyageur, commissionné par son gouvernement afin de rechercher, dans ces parages, les végétaux susceptibles de suppléer à l'alimentation des garnisons de...

— Sir Ketje ! s'écria von Ruff blessé, vous vous méprenez étrangement sur mes aspirations. Je voyage, non pour commercer, mais pour m'éduquer. Je suis un homme d'étude et pas un trafiquant. Des aliments ! Ai-je, moi, l'air d'un marchand de pommes de terre ?

— Hem ? reprit Ketje ; puis il ajouta à part lui : fâche-toi donc, je serai débarrassé de la présentation. Présenter monsieur Henri ! ça n'est pas un nom présentable, cela.

— En douteriez-vous, monsieur ?

— Quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour... un savant, permettez à un étranger de vous faire remarquer que depuis moins d'une heure...

— C'est juste, votre erreur est excusable, interrompit Herboricus von Ruffus.

— Monsieur est généreux, remarqua Paul.

— Messieurs, sir Ketje se trompe, je crois pouvoir le lui démontrer. Je suis professeur d'histoire naturelle. Fatigué des désaccords, des contradictions, des superfétations, des erreurs évidentes, des lacunes regrettables que je constatais chaque jour dans les récits des voyageurs les plus sérieux ; énervé, courroucé, dirai-je, de voir mettre en doute, les descriptions, les assertions, les dénominations, que contiennent les livres que j'ai écrits et publiés, livres étudiés avec tant de soin, de travail ! puisés à des sources irrécusables ! dans les journaux de voyage des voyageurs officiels ! on les discute !! Fatigué, disais-je, de ces tracasseries, je résolus de m'embarquer, et d'aller vérifier moi-même, sur les lieux mêmes, les choses dans leur nature. Je me suis muni de recommandations spéciales, qui me donnent accès chez les savants, chez les principaux chefs, princes, rois, empereurs du monde entier. Ces hommes distingués me donnent tous les renseignements que je puis désirer.

— Ah ! je vois, dit Ketje, ne voyant que les grands, ne voyageant en définitif que dans leurs salons, ne quittant pas les ports, vous êtes forcé de rester en habits de cérémonie !

— Que puis-je apprendre de ces malheureux qui ne comprennent même pas leur langue ?

— En effet, dit Henri, ce serait bien impossible.

— Cela fait donc trois sortes de voyageurs, remarqua Paul, le voyageur en chambre, le voyageur en salon ou musée et le vrai voyageur.

— Qu'est-ce que tu regardes, toi, espèce d'abricot? fit tout-à-coup Ketje en s'adressant à un Arabe qui le dévisageait depuis un moment.

— *Aia moula, ana mesquine!* répondit l'Arabe.

— (*Ah! maître, je suis pauvre*), (en arabe).

— Qu'est-ce qu'il chante? *ana, messe q'ine*; tiens! on dirait du flamaïd.

— *Wat wilt gij, man?* demanda Ketje.

— (*Que veux-tu, homme?*)

— *Soldi, soldi, moula.*

— (*Sols, sols, maître*), (en arabe).

— Tiens! c'est de l'espagnol maintenant. J'en sais : *Qué quièrès humbrè?*

— *La caritad, segnor.*

— (*La charité, seigneur*).

— Tenez, et laissez-nous, dit Henri en donnant une pièce de monnaie au mendiant et en lui faisant signe de s'en aller.

Mais l'Arabe, soit qu'il ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre, resta et quémenda de nouveau. Ketje, en le regardant avec plus d'attention, finit par reconnaître le marchand de pastèques. Employant alors toute son intelligence et les divers mots qu'il connaissait de toutes les langues, il finit par comprendre que l'Arabe faisait le métier de guide et offrait ses services aux voyageurs.

— Tâchez de savoir de cet homme si Calao est inconnu ici, demanda Paul.

von Ruff haussa les épaules.

— De lui, dit-il en désignant l'Arabe, oh!

Ketje recommença la conversation dans ce langage impossible, qu'en Afrique, sur les côtes de la Méditerranée, on nomme le sabir, et qui est du français, de l'espagnol, de l'arabe, du turc, de l'italien, de l'anglais, et que tous les travailleurs comprennent.

L'Arabe ne connaissait pas Calao do Monto, mais il avait guidé, il y avait de cela huit jours, un puissant seigneur qui se rendait, avec sa fille, dans l'intérieur du pays.

Ketje transmit la nouvelle en faisant un clin d'œil, mais Paul, cédant à son impétuosité, s'écria :

— Qu'il nous conduise! qu'il nous conduise!

Henri regardait l'Arabe, non avec défiance, mais avec l'intention de deviner ou de saisir sa pensée. Son étude fut dévoyée. La figure de l'Arabe, généralement froide et impassible, ne permet à l'Européen une étude physiologique qu'après de longs mois de contact. Il lui faut d'abord retenir l'ensemble des traits généraux, en saisir les particularités, les aspects, les nuances. Il faut d'abord qu'il sache reconnaître — ce qui est une manifestation de la mémoire — et ensuite savoir saisir les légères modifications des traits, qui sont les jeux de la physionomie.

Ce que nous venons de dire peut paraître une erreur, mais il suffit, pour se convaincre de l'exactitude de la remarque, de constater la difficulté qu'il y a de distinguer, de prime abord, deux noirs entre eux. Tous les nègres se ressemblent, dit-on.

Henri ne vit donc, dans la figure du guide, qu'une expression de soumission servile, d'infériorité marquée, d'espoir de lucre, d'orgueil caché.

Qui n'a jamais vu un mendiant arabe n'a pas vu mendier.

Ketje, cependant, avait repris son travail, nous n'oserions dire sa conversation. Enfin il eût une conviction presque inéluctable que Calao n'était qu'à quelques lieues d'eux et que Catherine était sa prisonnière.

Les trois voyageurs résolurent de partir instantanément à la poursuite du bandit.

Ils dirent d'abord au guide de faire immédiatement ses préparatifs de départ et de revenir les joindre le plus tôt possible, mais au lieu de s'en aller, le guide montra une maison, qu'il dit être la sienne. Puis il demanda que les voyageurs vinssent l'y prendre, ce qui fut convenu.

Ils retournèrent vers le port, firent part de leur décision au capitaine du navire qui refusa de les attendre.

Paul, bouillant d'impatience, ne prétendait pas rester une minute de plus, mais Henri réfléchissait.

— Il nous faut des armes, dit-il, coûte que coûte, nous ne pouvons nous lancer à la poursuite d'un Calao sans être fortement armés.

Henri demanda au capitaine du navire de lui vendre quelques armes et munitions. Ce fut après bien des pourparlers et la remise d'une très forte somme, que nos voyageurs purent se voir possesseurs de trois carabines américaines, de trois cents cartouches et de trois couteaux ou poignards.

Ketje avait en outre sa baguette magique et ses papiers.

Les défenseurs de Catherine se dirigèrent vers la demeure de leur guide, qui déjà les attendait.

Soit que ce fut pour leur faire honneur, soit pour tout autre motif, il s'était fait entourer de sa famille, tout au moins d'une femme et de son fils. L'enfant avait une bonne figure, la femme avait mis ses plus beaux atours, le guide attendait impassible et muet.

Les voyageurs n'eurent aucune défiance.

Ils partirent.

von Ruff disait adieu aux voyageurs et leur souhaitait bonne réussite et prompt retour, quand tout-à-coup Ketje s'écria :

— Et des chevaux! nous ne partons pas à pied, je suppose?

Un éclat de rire répondit à l'exclamation et à la demande de Ketje.

— Des chevaux! des chevaux! faisait von Ruff.

— Eh bien! quoi? oui, des chevaux, fit Ketje blessé.

— Des chevaux ici! ah! sir Ketje, vous n'êtes qu'un maquignon! je ne comprends pas le patois des Arabes, mais je ne leur demanderai jamais où sont leurs chevaux.

— Oh là là! s'écria Ketje, des Arabes sans chevaux!

— D'abord les Arabes de la côte, ici ne sont point de véritables Arabes, sachez-le, et ensuite apprenez que le cheval ne vit pas dans ces parages; les voyageurs les plus officiels le constatent. Mon honorable ami Sidi Mahomet ben Abdallah, gouverneur de Quilao, n'a que des ânes et des mulets dans ses écuries, je l'affirme.

— Tu vas me le payer, toi, grommela Ketje; je t'ai déjà donné une leçon d'arabe qui te tient au cœur, tu vas attrapper une leçon d'histoire naturelle de ma façon.

C'est déplorable, fit-il très sérieusement, Monsieur von Ruff, c'est vraiment dommage, je m'étais fait une toute autre idée de votre érudition, de votre science.

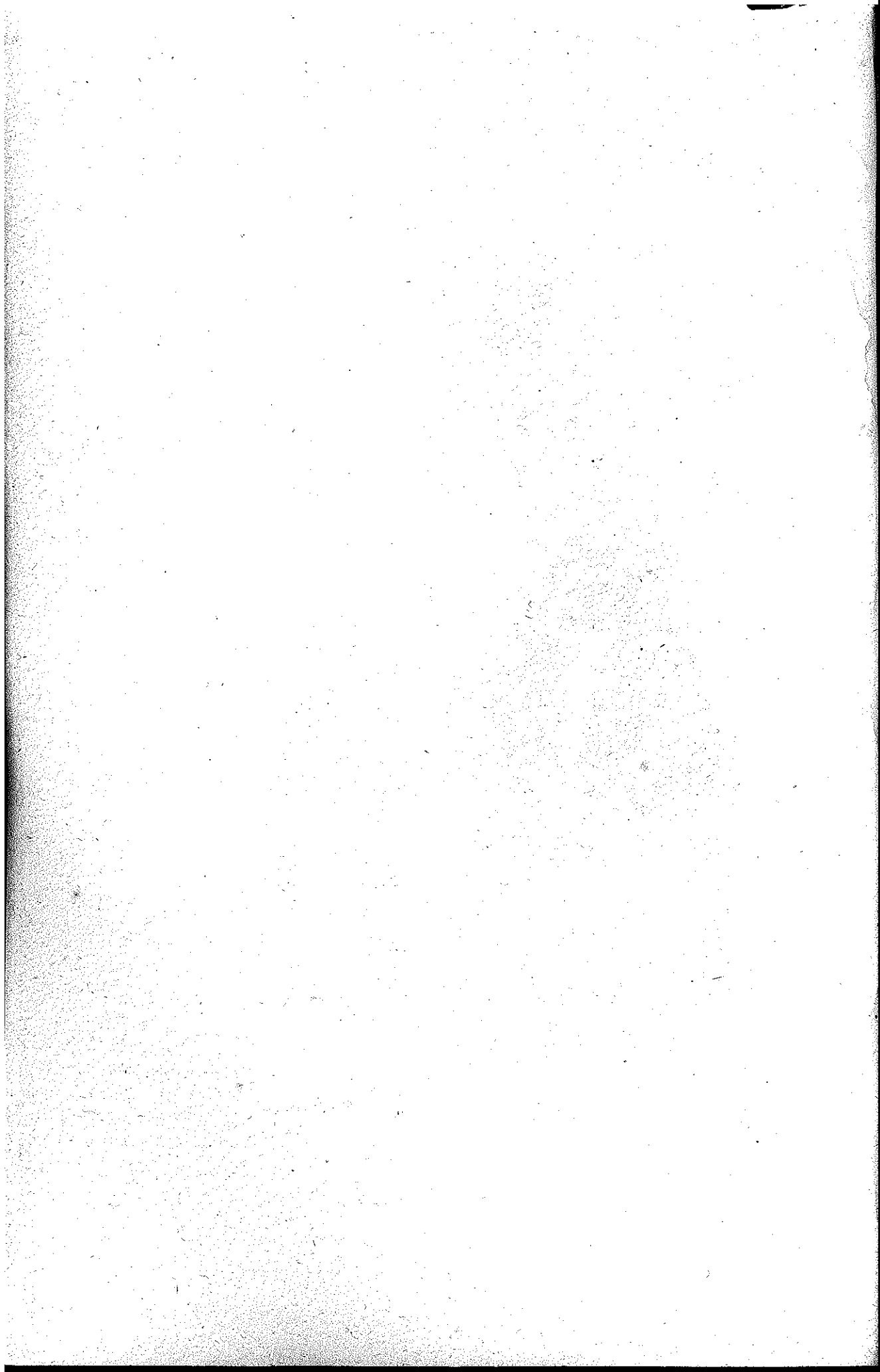
— En route! cria Paul, en route! toutes vos discussions sont oiseuses.

Ketje s'élança pour rejoindre ses amis ou maîtres; von Ruff était anxieux. Ketje s'en était aperçu.

— Que veut-il dire, ce marchand? s'écria-t-il. Des chevaux? Non, il n'y en a point, cela est prouvé, les chefs arabes en posséderaient; mais cependant, lui? Si je pouvais prouver que l'on s'est trompé? je veux le savoir. Et il me dit des impertinences. Il me croit un ignorant; moi, une leçon de ce maquignon? jamais!



IL S'ÉTAIT FAIT ENTOURER DE SA FAMILLE. (P. 56.)



von Ruff fit un effort de ses longues jambes ; en quelques bonds, il fut à la hauteur de Ketje.

— Monsieur, dit-il, vous prétendez m'apprendre qu'il y a des chevaux sous la ligne de l'Équateur ? vous dites cela à von Ruff ?

— Je dis à von Ruff : il y a des chevaux sous la ligne de l'Équateur parce que je le sais ; je le sais parce que mon ami intime Waouta VI en a vu, eu, monté, chassé, lacé et dompté ; si vous ne voulez pas me croire, vous n'avez qu'à nous suivre pour en voir, flairer, toucher, goûter, là !

— Vous êtes déjà venu ici ? Vous connaissez le pays intérieur ?

— J'en ai l'histoire en poche.

— En poche ! l'histoire authentique ?

— Ecrite de la main d'un empereur même, de Waouta VI, le descendant du fameux Moula Sbaa Waouta, qui défit les armées du roi du Congo allié aux Portugais, en 1567, à Mnawdwouloszaziïloaa.

von Ruff avait saisi Ketje par le bras, il y était soudé.

Le savant demanda d'abord que les voyageurs fissent halte pour lui permettre de vérifier l'authenticité des papiers. Ayant essuyé des refus formels, il questionna Ketje sur leur provenance, prit des notes en marchant, se promit de quitter les voyageurs dès qu'il aurait suffisamment de documents pour faire un livre nouveau ; mais Ketje avait eu une idée et les idées de Ketje pullulaient. Tout en marchant, il parlait, et en parlant il inventait. Ils avaient parcouru cinquante kilomètres et l'histoire de Waouta était à peine commencée, il restait encore l'histoire de sept règnes longs et accidentés.

La nuit était venue subitement, sans crépuscule, la nuit de l'Équateur. Un ruisselet dessinait son filet argenté à quelques pas des voyageurs : ils décidèrent de camper.

VIII

LE SCEPTRE DES EMPEREURS NÈGRES

Nos voyageurs prirent leurs dispositions pour camper le plus confortablement possible.

Le guide avait apporté quelques vivres, dont Henri l'avait chargé ; ils furent les éléments d'un repas déclaré succulent.